

# PRÉFACE

## DE CLAUDIA RIZET\* ET CHARLOTTE DESFONTAINE\*

*Deux femmes, deux métisses pour une préface. Elles vivent leurs pays, leurs histoires avec la richesse qu'apporte le fait d'avoir grandi et vécu dans deux cultures. Elles remplissent parfaitement leur rôle de métisse en faisant le pont entre la société française et la société kanak. Elles nous livrent ici leurs réflexions, pensées au fur et à mesure de leur lecture.*

Montréal, le 30 janvier 2024. Hello Charlotte,

Nous voilà donc réunies non autour d'une table cette fois-ci, mais autour d'un livre. Je trouve que Luc écrit vraiment avec honnêteté ce qu'il a vécu sans chercher à enjoliver. Je n'irais pas jusqu'à dire qu'il a fait de l'anthropologie sans le savoir mais juste qu'il a observé honnêtement. Quand la politique ne biaise pas nos pensées, nous avons la liberté de comprendre. Ici, l'auteur s'offre le luxe, et l'offre aux lecteurs, de raconter ce qu'il a vécu, véritablement vécu. Il raconte ce que tout le monde sait en Nouvelle-Calédonie et tait par opportunisme politique. Tu vois ça par exemple c'est intéressant : "L'hebdomadaire Corail, bien trempé à l'extrême droite, et essentiellement tenu par des activistes pieds-noirs évidemment pas vraiment indépendantistes, s'était demandé, début 1981, considérant la quantité de Calédoniens possédant une arme, « Comment se fait-il que Pierre Declercq soit encore vivant ? »." Cela n'est pas assez dit sur la place publique ce que certains Pieds-Noirs ont causé comme tort au Pays. Ils sont venus avec des idées de revanche, de vengeance même. Je n'en suis qu'au premier chapitre et déjà je me demande comment tu vis la lecture de cet ouvrage.

Je t'embrasse.

Bordeaux le 1er février 2024. Chère Claudia,

Je suis troublée par l'écriture de Luc, on pourrait croire qu'il a tenu un journal pendant toutes ces années. Tout y est, du racisme

direct, de la politique de calcul. On fait un véritable voyage dans le temps. Son écriture est honnête, directe, sans tabou, sans attaque non plus. Il décrit les choses avec beaucoup de recul et d'analyse, et ça fait du bien! La réflexion qui revient souvent quand je parle aux jeunes Calédoniens en France, c'est que sur notre caillou, ils ne peuvent pas parler de politique, tant ils sont soumis à cette loi "de la ligne donnée". La vision d'un "métro" en immersion depuis 40 ans pourrait bien nous donner des clés de compréhension du contexte politique et culturel, voire un axe pour la construction d'une unité citoyenne...

Je t'embrasse. Charlotte.

Bordeaux le 6 février. Chère Claudia,

J'avance dans ma lecture. Moi qui me passionne pour les livres sur l'histoire de la Kanaky-Nouvelle-Calédonie, je dois dire que ce récit de l'intérieur me captive. Je pense que c'est la première fois que je lis ces faits historiques qui s'enchaînent avec une telle logique, je comprends enfin certains liens entre les personnes et entre les événements. Je reviens sur le passage sur les EPK, les Écoles Populaires Kanak qui ont vu le jour pendant les événements, Luc nous dit qu'il existait des "réticences fortes de la majorité". Des témoignages d'animateurs et élèves de ma famille, le retour a toujours été positif avec une pointe de nostalgie. Dans l'hexagone, au contraire, j'ai rencontré des Kanak qui me disaient la souffrance vécue pendant ces années.

Je t'embrasse, je replonge dans ma lecture,

Charlotte.

Montréal, le 6 février. Chère Charlotte,

Oui les souvenirs de l'auteur sont une mine d'informations et cela me fait du bien car lorsque je raconte le même vécu, j'ai souvent en face de moi des réactions déconcertantes, pour le dire poliment. Les EPK étaient naturellement, instinctivement même, proches de la pédagogie Montessori : apprentissages par l'exemple, dans le milieu naturel de l'enfant et dans sa langue. Ce sont de véritables écoles alternatives qui n'ont rien à envier à celles qu'on trouve ailleurs de nos jours, bien au contraire car elles ont l'avantage en plus de trans-

mettre des savoirs autochtones. La société civile partout dans le Monde appelle à une nouvelle humanité et beaucoup de ses membres souhaitent s'enrichir des connaissances des peuples premiers pour sauver la planète Terre, tout du moins préserver la présence humaine. Les EPK pourraient contribuer à cette (r)évolution. Je n'ai pas l'impression d'être romantique lorsque j'écris cela. J'ai bien trop étudié ces dernières années pour ne pas voir à quel point la société civile Kanak est en avance sur son temps. Et quand je parle de la société civile Kanak, je parle de son âme, de son essence.

A très vite. Je t'embrasse. Claudia.

Bordeaux le 7 février. Chère Claudia,

Le calendrier politique s'accélère. J'ai reçu des appels du pays et le gouvernement français, qui met la pression aux indépendantistes depuis plusieurs années et de façon encore plus pressante depuis quelques mois, accélère le pas. Le tempo se fait de plus en plus oppressant, entre les visites des membres du gouvernement et les déclarations de presse, l'étau se resserre. Le dégel du corps électoral est annoncé : ce qui maintient la Nouvelle-Calédonie en équilibre est menacé. Je suis à la fois effrayée et triste. Notre petit bout de pays au milieu de l'océan Pacifique est l'enjeu de beaucoup de convoitises. Comme tu le dis le peuple Kanak est admiré de tous pour son lien à la nature, pour sa lutte incessante contre le colonialisme français, pour son combat pour sauver sa culture et ses coutumes. Les Polynésiens nous regardent, les Mexicains nous étudient, les peuples en lutte en France suivent notre combat. Ma citation préférée de Jean-Marie Tjibaou et que je répète sans cesse à mes enfants est celle-ci « Il ne faut pas oublier que les Kanak sont là, ils seront toujours là et ils vous emmerderont jusqu'à l'indépendance, que vous soyez contents ou pas contents. Mais pacifiquement... pacifiquement... pacifiquement. Nous serons là et il n'y aura pas de solution pour ce pays tant que la revendication kanak n'est pas prise en compte ». La lutte indépendantiste ne prendra pas fin mais je crois que l'État français se battra bec et ongles pour écraser notre peuple et le soumettre. J'ai peur d'un soulèvement populaire, j'ai peur d'une guerre civile, pour notre avenir. Tu sais je croise souvent des métros qui ont vécu à Nouméa pendant des années, dont un ou deux enfants y sont nés, et qui

brandissent souvent un "mes enfants peuvent voter là-bas !", ces mêmes personnes qui racontent comment ils ont vécu, alternant planche, voilier et tennis, bien serrés entre expat comme un Mwata de Pweevo, les plus belles années de leur vie. Les mêmes qui à mes questions sur leur contact avec la vraie Kanaky tribale répondent inlassablement qu'ils "avaient des amis Kanak" ou qu'ils "avaient passé un "day trip" à l'Île des Pins mais qu'ils avaient plutôt profité de leur présence dans le Pacifique pour "faire" les îles autour, de la Nouvelle Zélande à Tonga. Ma tristesse pourrait me faire dire que les Kanak ont attendu 1946 pour avoir le droit de vote sur leur île mais que les zoreilles n'attendent que 10 ans...

Ce livre pourrait être la clé de compréhension qu'il manque ici dans l'hexagone pour mieux appréhender l'enjeu de cette guerre froide qui dure depuis trop longtemps entre indépendantistes et dépendantistes.

Je t'embrasse. Charlotte

Montréal, le 10 février.

Pour moi rien d'alarmant à ce qui se passe actuellement au Pays. Ce n'est ni plus ni moins que le reflet de ce qu'il se passe sur la terre entière : 2 mondes s'affrontent et l'un est plus violent que l'autre car il sait qu'il est voué à disparaître. On se raccroche aux branches comme on peut. Fin 2021, le Pays, comme partout ailleurs, avait le choix entre 2 chemins : celui de la responsabilité, de l'ancrage, de la conscience ou celui qui gouverne notre société depuis plus de 2000 ans. Nous en avons longuement discuté avec des amis. J'avais alerté sur la manipulation par rapport au dernier référendum. J'ai vu partout dans le Monde des décisions similaires être prises et enfoncer le devenir de l'Humanité. Après comment leur en vouloir, ils pensent défendre la démocratie...

Pour revenir à l'ouvrage de Luc Tournabien, pour moi, il rejoint définitivement le rang des livres témoins, auprès de ceux de Monsieur Louis-José Barbançon. Et c'est bien qu'il soit écrit par un kamadra, comme cela il sera lu par des kamadras. Je sais qu'il donnera envie à des personnes désormais respectueuses des différences à venir vivre sur notre île. Je sais qu'il ouvrira la voie à plus de justesse dans les propos, notamment chez les journalistes et surtout leurs patrons. La graine est plantée.

Doux week-end petite soeur. Claudia.

Bordeaux le 11 février,

Oh que d'espoir dans tes mots, que de patience, merci chère Claudia ! Je te partage tout de même mes réflexions ... 40 ans de guerre froide, de tactiques, de semblant de paix avec cette rage sourde qui gronde dans les cases et dans les villes. On voit les colères se cristalliser, les émotions et les traumatismes se transmettent de génération en génération. Rien que le fait d'évoquer la grotte d'Ouvéa, Tiendanite ou Ouvanou remplit les yeux de chaque Kanak de larmes. Moi-même, je suis incapable de raconter cette histoire à mes enfants sans pleurer alors qu'en 1988, j'étais en France, j'avais 12 ans et je ne savais rien de ce qu'il se passait à 22 000 kilomètres. Mais ce gâchis, cette violence coloniale, nous l'avons en nous à jamais. Ces 40 années d'espoir pour les Kanak d'accéder enfin à l'indépendance, de reprendre les rênes de leur pays après toutes ces années d'occupation sont finalement cruelles. La France n'a jamais eu l'intention de passer la main, sinon ils auraient fait en sorte de construire la paix au lieu de diviser, ils auraient misé sur l'équité au lieu de laisser les Kanak vivre dans des squats à l'entrée de la ville pour pouvoir réaliser les basses besognes au service des expats comme coq en pâte. De son arrivée sur le Caillou en 1981 à aujourd'hui, Luc a tout noté, il revient sur ces années pour nous raconter la lutte de l'intérieur. En Kanaky, on parle de travail, on dit souvent « il faut aller à la tribu, il y a un travail à faire » et on y va sans en savoir plus que ça, il y a une mission collective et collaborative. Sur place les tâches sont distribuées à chacun tacitement, et chaque fourmi fait sa part pour préparer un évènement, on fait son devoir pour la communauté.

Luc a fait le travail, il a pris fait et cause pour les indépendantistes tant la situation humaine-sociale-économique, politique, lui semblait injuste et il a fait sa part, avec beaucoup de recul, dans une volonté de construction, de paix et de non-violence. C'est la première fois que je lis tous ces faits historiques dans l'ordre. Les dates s'enchaînent avec logique et on comprend mieux les tenants et les aboutissants, le rôle et la personnalité de chacun, on a accès à l'intime de la lutte. Luc décrit aussi la fraternité, la solidarité, l'entraide et la franche camaraderie avec des détails très visuels et beaucoup d'affection. On aimerait savoir ce que sont devenus tous ses comparses de prison, de lutte, de coopérative... On comprend mieux l'enchaîne-

ment des faits, ce qui a conduit à l'assassinat de Jean-Marie Tjibaou et Yeiwéné Yeiwéné, au massacre d'Ouvéa, à la tuerie de Tiendanite. Est-ce que ça nous apaise ? Est-ce que ça nous donne un chemin de compréhension pour construire la paix ? Je ne sais pas mais en tout cas, cela rétablit la vérité, l'injustice et la volonté pacifiste malgré les manipulations de l'état français.

Espérons que la presse en fasse le relais avec une honnêteté intellectuelle rare mais nécessaire pour notre lutte.

Belle soirée Charlotte.

Bordeaux le 15 février. Chère Claudia,

Me voilà arrivée avec regret au bout de cette histoire trépidante. J'aurais adoré partager mes impressions de vive voix avec vous deux mais cette préface aura été une belle aventure solidaire en équipe. Entre les faits historiques, étayés de documents divers, les chiffres, les sources, l'humour et surtout la pédagogie et la vulgarisation de ce méandre géo-politico-économique imbibé de parfum néocolonialiste et d'incompréhensions vives, on pourrait se perdre, mais ce n'est pas le cas. Luc parvient toujours à resituer, remettre le contexte, raviver les mémoires et replacer les intervenants pourtant nombreux. Comme le dit mon ami de coeur Hassan Xulue métisse Kanak-Papou de Drehu : "Maintenant que l'herbe est débroussée, on peut laisser la place à la future génération pour apporter une nouvelle dynamique et de nouvelles perspectives."

Laissons ce livre comme témoignage fort et intemporel de ce que la génération avant nous aura fait pour le pays et de ce que nous aurons tenté de faire, dans l'incompréhension et le sabotage. J'ai foi en nos enfants et je serai là avec vous deux pour porter la justice et le droit inaliénable à l'autodétermination mais pacifiquement, pacifiquement, pacifiquement...

Je t'embrasse. Charlotte.

Montréal, le 16 février. Ma chère Charlotte,

Oui nous voilà arrivées pratiquement en même temps à la fin de cette lecture. Je vois revenir en force le « Moi y'en a bon blanc qui

va aider toi petit noir » avec tous ces experts envoyés par le gouvernement français pour s'inspirer des savoirs autochtones et « aider » les gens du Pays à les commercialiser. Il y a 180 ans on achetait à des prix ridicules les épices, les minerais, l'artisanat. Aujourd'hui, ce sont les savoirs.

L'essentiel est dit en ce qui concerne l'alcool et le cannabis. J'ai vu les ¾ de ma génération se droguer, puis j'ai vu leurs enfants se droguer et ils ont maintenant des enfants qui sont imprégnés de cette cochonnerie. On y a ajouté à cela le kava. Le cocktail amène à un suicide lent et collectif des nôtres.

L'essentiel est dit aussi en ce qui concerne les médias. Beaucoup devraient avoir honte d'avoir autant renié l'éthique journalistique.

J'espère que les kamadras qui liront ce livre prendront conscience de l'hypocrisie du gouvernement français qui dénonce l'impérialisme russe ou chinois mais se comporte exactement comme eux sous couvert de vouloir protéger les populations autochtones. Les jeunes Kanak vivent entre l'Occident et le Monde des Peuples Premiers, complètement, et ont tout pour réussir la transition qui nous attend. J'ai foi en eux.

---

\*Charlotte Desfontaine est née en Moselle. Son père est médecin militaire et sa mère institutrice kanak. L'année de ses 8 ans, elle découvre lors de la visite d'un oncle que sa mère parle une autre langue que le français, ce qui l'amènera au projet de documentaire « La parole libérée » puis à la création du collectif Festin Comm'un. Aujourd'hui, elle accompagne les ambassadeurs culturels du Pacifique vers une meilleure visibilité pour la diffusion de leurs créations grâce à son expertise digitale et de coaching.

\*Claudia Rizet est métisse diluée comme elle aime à le dire. Directrice d'un média en ligne pendant près de 3 ans, enseignante, en charge des éditions APK et conseillère interculturelle au Canada, elle est directrice Canada et Océanie du réseau Rencontre des Auteurs Francophones. Auteure de deux essais, elle a participé à plusieurs ouvrages collectifs.